

Mais voici venir avec la fin du dix-huitième siècle une famille nouvelle de trois jeunes poètes vraiment inspirés, et dont le front glorieux s'est encore couronné de la sainte auréole du malheur. Chez tous les trois, le degré de l'infortune semble avoir fidèlement suivi le degré du talent. L'un, compatriote de Malherbe, et d'un esprit bien plus élevé que lui, développe de bonne heure son goût naturel pour la poésie ; mais la muse lyrique, loin de le conduire à la fortune, le laisse tristement s'éteindre au sein d'une affreuse misère. L'autre, ame tendre et généreuse, mais irritable et misanthrope, ame trop pure et trop belle pour le siècle qui l'a vue naître, se brise sans espoir au contact de cette corruption des mœurs, de cette décadence des idées qui l'entoure, et qu'il veut en vain relever, et termine, fou et suicidé peut-être volontairement, une existence violemment agitée. Le troisième enfin, la plus malheureuse victime et le plus beau génie de son âge, meurt d'une mort qui ajoute à sa gloire, en portant sa jeune et belle tête sur cet échafaud révolutionnaire qui, selon l'heureuse expression de M. Emile Deschamps, n'épargnait aucune royauté.

Malfilâtre conserve à l'ode un caractère de majesté assez remarquable. Cette grande et belle poésie de la voûte céleste, ou plutôt de ce vaste système de l'univers qui confond par sa grandiose harmonie notre imagination contemplative, a frappé vivement son ame, et il traduit en vers mélodieux et saisissants cette puissante loi de la gravitation universelle que la science doit à l'immense génie de Newton :

Mais quelles routes immortelles
 Uranie entr'ouvre à mes yeux ?
 Déesse, est-ce toi qui m'appelles
 Aux voûtes brillantes des cieux ?
 Je te suis. Mon ame agrandie,
 S'élançant d'une aile hardie,
 De la terre a quitté les bords :